

LES LIVRES

JACQUES RIVIÈRE et PAUL CLAUDEL : *Correspondance* (1907-1914), 1 vol. Plon (Le Roseau d'or). — E. SAINTE-MARIE PERRIN : Introduction à l'œuvre de Paul Claudel, avec des textes, 1 vol. Bloud et Gay. — HENRI DELAFOSSE : les *Écrits de saint Paul* : I. l'Épître aux Romains; II. la Première Épître aux Corinthiens. Du même auteur : le *Quatrième Évangile*, traductions nouvelles avec introductions et notes, 3 vol. Rieder (collection *Christianisme*, dirigée par P.-L. Couchoud). — A. LOISY : les *Actes des Apôtres*, traduction nouvelle avec introduction et notes, 1 vol. *ibid.* (même collection). — EMILE BAUMANN : *Saint Paul*, 1 vol. Grasset.

Je vous ai longuement parlé de l'ouvrage posthume, *A la trace de Dieu*, où Jacques Rivière, en son vivant directeur littéraire de la *Nouvelle Revue française*, exposait sa conversion. Cette conversion dura-t-elle? Ses collaborateurs de la *N. R. F.*, M. Jean Paulhan et M. Jean Schlumberger, en doutent. Sa veuve, Mme Isabelle Rivière, l'affirme et leur a envoyé un démenti. Cependant l'introduction que Mme Isabelle Rivière a composée elle-même pour la *Correspondance* de son mari avec M. Paul Claudel donne raison, sans qu'elle paraisse s'en rendre compte, à MM. Jean Schlumberger et Jean Paulhan. « Comment, écrit-elle, Jacques aurait-il pu renier une foi si sûre, rejeter ce Dieu qu'il a vu à son côté pendant trois ans, détourner volontairement les yeux d'une si miséricordieuse lumière? » Je ne sais comment cela se peut, mais je vois que cela est, d'après le propre aveu de Mme Isabelle Rivière, qui poursuit en ces termes : « Comme après la guerre il n'a pas parlé de son Dieu, on a cru qu'il l'avait oublié. Et certes, du dehors, on pouvait s'y tromper... Au dedans même, il faut bien le reconnaître, il y avait silence et retrait. A ce silence, puis à cette baisse indéniable de l'amour de Dieu en Jacques, à cette sorte de *dessèchement*, il y a deux ordres de raisons... » Et même trois, selon Mme Rivière, qui compte d'abord les raisons extérieures et matérielles, puis celles qui tenaient à la nature même de l'ex-converti, d'autres enfin qui venaient des desseins de Dieu sur lui. Laissons ces dernières, les desseins de Dieu semblant particulièrement mystérieux en cette occasion...

Pour les premières, voici : « S'il finit par cesser presque complètement d'aller à la messe, c'est que le lever matinal lui était physiquement impossible... », etc. C'est une raison matérielle, assurément. Mais un croyant, même noc-

lambule et peu matinal, trouve moyen de se lever assez tôt pour entendre la messe le dimanche. Ce goût insurmontable de la grasse matinée ne révèle pas une extrême ferveur, et la foi, qui transporte les montagnes, tire un vrai catholique de son lit en temps utile. « Sans doute, il refuse de se reconnaître publiquement catholique, de s'enrôler sous une bannière, de marcher dans le rang. Et c'est par humilité; et c'est par orgueil. » Voilà pour les raisons tirées de sa nature intime. Mais elles deviendront plus claires lorsque nous aurons lu sa *Correspondance*. Avant de quitter Mme Isabelle Rivière pour être tout à son défunt mari, je cite cette phrase singulière : « Dans ce roman inachevé que sa volonté nous interdit de donner *dès maintenant* au lecteur, on ne verra pas, *plus tard*, l'œuvre perverse qu'ont pu faire attendre quelques mots mal compris, échappés de sa plume : on verra combien, même aux prises avec la chair... », etc. Nous verrons ce que nous verrons. Mais on s'étonne que les dernières volontés de Jacques Rivière interdisent de donner ce roman *dès maintenant* et permettent de le publier *plus tard*. A moins que ce ne soit un roman à clef, aussi scabreux et compromettant pour des personnes vivantes que le *Journal* (inédit) *des Goncourt*. Quel est encore ce mystère? Espérons au moins que, le jour venu, on nous offrira le texte exact et intégral de ce récit à retardement.

Quoi qu'il en soit, la *Correspondance* avec Claudel confirme ce qu'indiquait *A la trace de Dieu*, et l'histoire de cette conversion apparaît toute simple, et même simplette. Chrétienne-ment élevé par une famille bien pensante, ayant fait dévotement sa première communion, Jacques Rivière est entraîné dans les voies profanes par la littérature. Il lit Barrès, dont tout lecteur un peu clairvoyant aperçoit que le catholicisme n'est qu'un instrument politique et un thème poétique, indispensable à un nouveau Chateaubriand. Il lit André Gide, qui n'est peut-être pas le diable en personne comme le croit M. Henri Massis, mais qui lui offre les royaumes du monde et l'engage encore plus vivement que Barrès à la libre culture du moi. Il n'en fallait pas plus pour détourner d'une religion de renoncement un homme fait comme Jacques Rivière, qui ne se place jamais au point de vue de la vérité objective, mais uniquement à celui de ses goûts et de ses besoins sentimentaux ou littéraires. Le sentiment et la littérature, après l'avoir écarté une première fois du catholicisme, l'y ramènent pour un temps parce qu'il lit et admire aussi Claudel, parce que sous l'influence de Claudel d'abord, puis des tristesses de la captivité en Allemagne, sa pieuse enfance lui est remontée à la tête. C'est pourquoi il s'est décidé à communier le jour de Noël 1913, et il a, étant prisonnier de guerre, rédigé *A la trace de Dieu*, où il n'y a pas trace de quoi que ce soit qui ressemble à une preuve ou à un raisonnement, mais où il n'est question que du « Dieu sensible au cœur ». Or la

raison seule a quelque fixité : le cœur change à la moindre saute de vent. Après la guerre, rentré dans la vie normale, dirigeant une importante revue, attaché à sa carrière d'écrivain, Rivière eut d'autres soucis et ne voulut plus se renfermer dans un seul genre, suffisant à la rigueur pour un Claudel, dont l'œuvre n'est qu'« une grande coulée lyrique » selon la juste expression de Mme E. Sainte-Marie Perrin, mais non pas à un romancier et à un critique, qui a besoin d'un champ plus vaste et plus varié. On s'explique très bien que la succession des états religieux de Rivière n'ait pas été soumise au principe de Carnot, ou principe d'irréversibilité. Converti ou, si l'on ose forger ce mot, réverti, il n'est jamais qu'un sentimental et un pragmatiste, un jouet de ses nerfs ou des circonstances, et ces mouvements divers n'ont, pas plus les uns que les autres, la moindre importance. C'est un cas individuel, un petit roman intime, qui ne prouve absolument rien et dont on ne peut tirer aucune conclusion en aucun sens.

« Rien de logique jamais ne me sera rien », écrit-il à Claudel. Dans ces conditions, on peut être ou devenir n'importe quoi; le difficile sera seulement de s'y tenir. « Si quelque chose doit m'ébranler, si quelque chose est, je le saurai par un appel sans voix, par une commotion intérieure, qu'aucun mot ne pourra signifier. » Mais une autre commotion défera aussi aisément ce qu'aura fait la première. L'absence même de commotion nouvelle et le retour au calme y pourra suffire... Sa grande objection contre Claudel est qu'il ne veut renoncer à rien. Mais il avoue du vague à l'âme, et s'écrie : « Guérissez-moi de mon mal, et je crois ! » L'Eglise ne sera pour lui qu'une station de psychothérapie, comme disait Barrès. Il confond l'apologiste avec le neurologue. Sa cure finie, il s'envolera dans une autre direction et n'y pensera plus.

Le bon Claudel commence par entrer dans ses vues et lui promet d'abord que, s'il revient à Dieu, « la vie lui paraîtra pleine de saveur et de sérieux, le monde [plein] de sens et de beauté ». Il lui conseille de porter un scapulaire, de dire son chapelet, de s'abêtir selon le conseil de Pascal. Il préconise l'expérience religieuse (et ce sera tout le fonds d'*A la trace de Dieu*) avec cette comparaison un peu imprévue : « Qui veut connaître l'effet de l'eau-de-vie fera bien mieux d'en boire quelques verres que de lire tous les traités de physiologie à ce sujet. » D'ailleurs, Claudel se méfie des livres, surtout des modernes. A son ordinaire, il fulmine contre le « ricanement » de ces « réprouvés » qui sont Voltaire et Anatole France, et surtout contre le « hideux Renan », l'« ignoble Renan », et « ce monde hideux de Taine, de Renan et des autres Moloch du dix-neuvième siècle, ce bague, cette affreuse mécanique entièrement gouvernée par des lois parfaitement inflexibles et, pour comble d'horreur, connaissables... ». La connaissance, c'est l'enfer pour Claudel. « homme déposé aux Choses Na-

gues », qui d'ailleurs oublie qu'il tirera lui-même argument contre Rivière de l'ordre du cosmos, que ces lois inflexibles ont été considérées comme démontrant l'existence de Dieu, et que l'athée radical est celui qui regarde le monde comme livré au hasard. Parmi les boutades de Claudel, je signalerai son opinion sur les « infectes ténèbres de l'éducation universitaire », sur le métier d'homme de lettres assimilé à la prostitution, sur « les braiements de ce grand âne de Tristan » qui lui paraissent « ridicules ». Et allez donc !

Plus tard, Claudel s'effraye de ses premières concessions aux vapeurs de Jacques Rivière et il lui dit nettement : « Je crains de vous avoir trop présenté la religion comme un moyen de confort et de santé spirituels, de ne vous avoir parlé, en somme, que de son agrément et de son intérêt. Ce sont des considérations secondaires et assez basses. La seule raison pour quoi nous devons croire à Jésus-Christ, c'est parce que c'est vrai... » A la bonne heure ! Claudel parle enfin comme l'honnête Bossuet. Il faut bien avouer que Pascal, d'une moralité si pure dans les *Provinciales*, a fâcheusement autorisé de son génie, dans les *Pensées*, la religion de *combinazione* affective et curative et de bon placement. La seule question est bien de savoir si la religion est vraie. Mais d'une part Claudel l'affirme et proclame que cette vérité est pour lui mille fois plus lumineuse que le soleil; d'autre part il avoue qu'on ne peut répondre à tous les doutes, que ce n'est pas tant l'intelligence qui doit être éclairée, mais la volonté qui doit être purgée, fortifiée et rectifiée, qu'enfin cette certitude n'est pas certaine et cette évidence n'est pas évidente, parce que Dieu ne l'a pas voulu (*Vere tu es Deus absconditus*). Cependant les gens qui ne la reconnaissent pas lui apparaissent comme « des infirmes et des eunuques ». Mais, ô Claudel, ces infirmités n'empêchent pas de reconnaître les avantages d'un meilleur état physique, et y invitent même avec force. Bref, on n'en sort pas, ou du moins Claudel se cogne d'un mur à l'autre, sans trouver d'issue. Heureusement que cela ne semble aucunement l'incommoder.

Il est lui-même un converti, et Mme E. Sainte-Marie Perrin reproduit un morceau capital où il raconte sa conversion. En 1886, à dix-huit ans, il était élève de philosophie au lycée Louis-le-Grand, dans la classe de Burdeau. Il se rendit par désœuvrement à Notre-Dame pour assister aux offices de Noël, n'ayant pas d'autre distraction. « Et c'est alors que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instant mon cœur fut touché et je crus. Je crus, d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute, que... », etc. Enfin, cela lui est venu en écoutant chanter non le rossignol, mais le *Magnificat*. Tout au plus, comme préparation, signale-t-il qu'il avait lu Rimbaud (chez qui M. Marcel Coulon aperçoit, avec raison, selon moi, tout le

contraire de la piété). Mais Claudel est poète, et c'est peut-être ce qui explique tout. Il est même « monstrueusement poète », d'après Jacques Rivière, un poète sans précédent, du moins dans notre pauvre littérature française ni dans aucune littérature moderne, que Shakespeare et Dante n'annoncent pas, et qui n'a de précurseurs que chez les Grecs et dans la Bible. (Biblique, Claudel, assurément, mais Grec, je demande en quoi, malgré sa traduction de l'*Orceste*.)

Même à notre époque et sous le règne de la mode actuelle, on accordera peut-être que le plus illustre des convertis reste saint Paul, dont les épîtres ont eu au moins autant de succès que celles de Jean Cocteau et de Jacques Maritain. Mais sa conversion est parfaitement intelligible et satisfaisante pour l'esprit, peut-être parce qu'il n'était pas poète (ni philosophe non plus, il en faut convenir). C'était une tête essentiellement religieuse, un fanatique et un visionnaire-né. Il se rendait à Damas pour persécuter les chrétiens. Obsédé par l'idée du Christ, il eut fort naturellement une vision, dont ses idées générales ne lui permettaient pas de mettre en doute l'authenticité. L'hypothèse d'une hallucination lui était bien étrangère. Dès lors, tout devient limpide. Il a vu le Christ, le Christ lui a parlé. Pour lui, l'évidence est donc entière et irréfragable. Si le Christ était apparu aussi à Claudel dans un pilier de Notre-Dame, comme Méphisto à Marguerite dans l'ancienne mise en scène de *Faust*, et si tout le monde admettait aujourd'hui, comme au premier siècle, qu'il n'y a pas de phénomène plus normal, son apostolat en serait singulièrement facilité. Saint Paul est venu au bon moment.

L'énorme littérature paulinienne s'est récemment accrue de quelques volumes. M. Henri Delafosse, pour qui le quatrième Evangile est l'édition catholique d'un livre marcionite (1), soutient que l'*Épître aux Romains* et la *Première aux Corinthiens*, regardées par Renan et toute la critique de son temps comme entièrement authentiques, seraient abondamment interpolées par Marcion lui-même ou un de ses disciples, puis par un rédacteur orthodoxe et anonyme. C'est ingénieux. Est-ce bien solide ? M. Henri Delafosse néglige le côté philologique, la langue et le style. Je viens de relire toutes ces épîtres, qui, d'un point de vue profane, ne m'inspirent pas une extrême

(1) On voit que, chez M. Henri Delafosse, c'est un système. Renan avait signalé plus discrètement l'analogie des idées de Marcion avec celles du quatrième Evangile (*Vie de Jésus*, pages LX et 531) et, d'autre part, avec celles de saint Paul, que ce novateur excommunié vers l'an 145 poussait à l'excès (*L'Eglise chrétienne*, chapitre XVIII). Marcion considérait Jehovah comme un simple démiurge, cruel et mauvais, et Jésus comme le fils (ou peut-être l'apparence corporelle) du Dieu suprême, seul juste et bon, jusque-là complètement inconnu. Au lieu de la tendance anti-judaïque du quatrième Evangile et de Paul, c'est la répudiation radicale de l'Ancien Testament.

adm...
sée que pour la forme, singulièrement inférieures à du Platon, de l'Aristote ou du Lucrèce. Saint Paul n'a qu'une théologie rudimentaire, d'ailleurs flottante, il n'a ni philosophie, ni science, et une certaine verdeur, une éloquence pressante, avec du désordre, des redites, sans beauté véritable. Anatole France le déclarait illisible. C'est beaucoup dire, mais enfin ce grand apôtre n'est certes ni un grand penseur, ni un grand écrivain. D'ailleurs il n'y prétendait pas et méprisait ces vanités intellectuelles. Eh bien ! d'après des impressions de lecture, l'*Épître aux Hébreux* n'est évidemment pas de lui, mais l'*Épître aux Romains* et la *Première aux Corinthiens* ne semblent pas manquer d'unité ni contredire ce que nous savons de son rôle et des doctrines que ce rôle impliquait. Plus vraisemblable est la thèse du tripatouillage des *Actes des Apôtres* par un catholique également anonyme, sagement exposée par M. Loisy.

Il ne faut pas compter sur M. Emile Baumann pour élucider ces problèmes. Son exégèse est traditionnelle, encore qu'il avoue l'inauthenticité trop visible de l'*Épître aux Hébreux*, qui pourtant figure toujours dans le canon et la liturgie catholiques. Le *Saint Paul* de M. Emile Baumann, paru l'an dernier, a obtenu un grand succès de librairie. Ce n'est pas un ouvrage critique, mais une paraphrase des documents consacrés et des thèses de l'orthodoxie. M. Emile Baumann renchérit même et son panégyrique de saint Paul va jusqu'à le proclamer poète admirable, théologien immense, et même grand intellectuel. Je cite en propres termes. Je ne crois pas que la piété des fidèles en exige tant, et c'est en tout cas le contraire qui est le vrai. Il ne faut attendre non plus de M. Baumann aucune clarté nouvelle sur les faits. Il se borne aux textes canoniques, et à un choix arbitraire lorsque ces textes présentent plusieurs versions contradictoires. Par exemple, pour M. Baumann, les compagnons de Paul, sur le chemin de Damas, entendirent une voix, conformément au premier récit des *Actes des Apôtres*, IX, 7, qui ajoute qu'ils ne voyaient personne ; mais M. Baumann ne tient pas compte du second des trois récits, d'après lequel ces mêmes compagnons de Paul virent bien la lumière, mais n'entendirent rien (*Actes* XXII, 9). M. Baumann se soulage en injuriant un peu Renan et M. Loisy. Il oublie Anatole France, dont certain chapitre concernant la rencontre de l'apôtre et du proconsul de Corinthe (*Gallion*, dans *Sur la pierre blanche*) méritait bien sa vindicte... « Mourez donc, les faux dieux, s'écrie M. Baumann. Athènes, tu ne vois pas la rouille sur ton casque ? », etc. C'est un beau mouvement d'éloquence de la chaire. Mais, en dépit de M. Baumann, la raison, que symbolise Athènes, n'est pas morte.